

Cioran : vivre parmi les ruines

Valérie Saint-Martin

Number 64, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21173ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

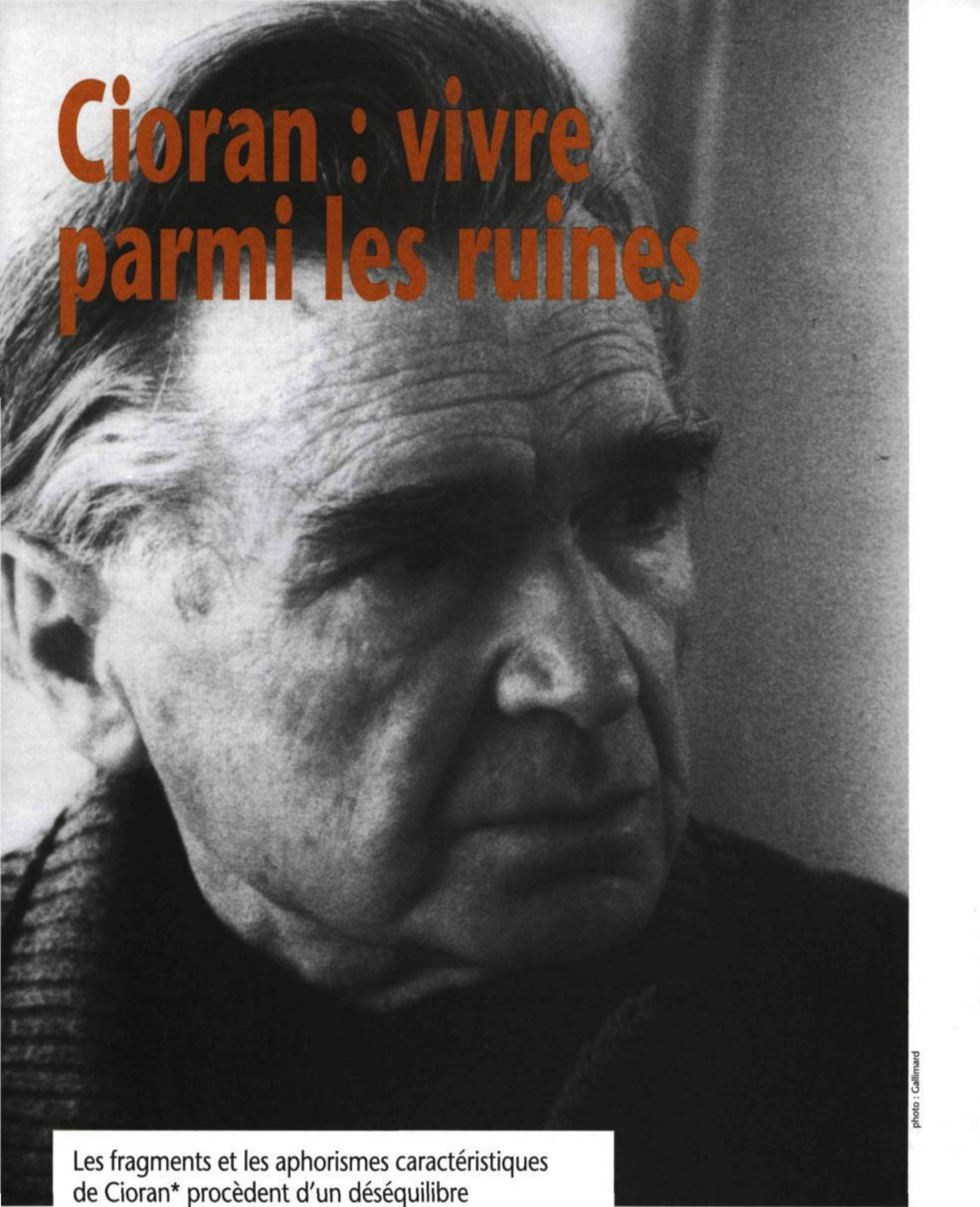
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, V. (1996). Cioran : vivre parmi les ruines. *Nuit blanche*, (64), 9–12.



Cioran : vivre parmi les ruines

Les fragments et les aphorismes caractéristiques de Cioran* procèdent d'un déséquilibre intime. Penseur insomniaque, il a pratiqué la thérapeutique de la plume, se délestant ainsi bien plus d'obsessions que d'idées.

E. M. Cioran

Par
Valérie Saint-Martin

Le scandale de la naissance, le non-sens de l'existence, les égarements du mammifère humain, l'attrait de la mort sont présentés comme autant de vérités vivantes tirées des menus événements du quotidien et des enseignements de l'histoire.

La qualité de l'intensité avec laquelle Cioran a vécu et transmis l'expérience de l'extase autant que la conscience du malheur confère à son œuvre tout son impact. Si sa vision négative du monde est demeurée inchangée, c'est dans le ton et le style de ses textes qu'il faut en chercher l'évolution. Du lyrisme coléreux de la jeunesse au laconisme de la vieillesse, une lecture chronologique révèle en succession les différents visages de l'essayiste, ceux du mystique déconfit, du moraliste sceptique et de l'anachorète du langage.

Le déficit de l'existence

Émile Michel Cioran est né en 1911, à Rasinari, petit village de paysans et de bergers perdu dans les montagnes de Transylvanie. Il n'a cessé de vitupérer contre ses origines roumaines, surtout dans ses six premiers livres, rédigés dans sa langue maternelle. Il voyait dans l'atavisme qui le rattachait au destin valaque une prédestination à l'échec, fatalité dont il croyait qu'elle le poursuivrait même dans l'exil. À ses yeux, la seule appartenance au peuple roumain, dont « [l'] existence offense tout ce qui s'élève au-dessus de la déconvenue » (*Bréviaire des vaincus*), équivalait à connaître d'emblée le gouffre pascalien. Il s'estimait un raté de naissance, aboutissement logique de générations de vaincus asservis par de multiples envahisseurs au cours du dernier millénaire. Les parents de Cioran eux-mêmes avaient été déportés par les Hongrois au début du siècle.

Photo : D.R.



E. M. Cioran

Sa jeunesse a été marquée par les avatars de l'histoire – Première Guerre mondiale, désagrégation de l'empire austro-hongrois – mais aussi par ceux de la religion. Son père était prêtre orthodoxe. La vie familiale se déroule entre l'église et le cimetière, où Cioran allait tenir compagnie au fossoyeur. La description de l'histoire comme d'un « élan vers le pire », la mystique et la

fascination de la mort demeureront les grands axes de réflexion de l'essayiste.

À dix-sept ans, il a déjà parcouru Dostoïevski, Schopenhauer, Nietzsche. Quatre années d'études philosophiques plus tard et un mémoire de maîtrise sur Bergson derrière lui, il répudie la philosophie. Devant les longues nuits d'insomnie et les accès d'ennui récurrents qui lui font paraître nulle l'existence, la lecture de Hegel ou de Kant n'offre aucun réconfort, le jargon philosophique semble masquer l'inanité de la pensée abstraite.

Laissant croire à ses parents qu'il étudie – mais ceux-ci ne financent en fait que son incurie –, il écrit avec rage *Sur les cimes du désespoir*, son premier essai, qu'il compare à une explosion. La volupté négatrice de Cioran n'épargne rien, en effet. Le livre, qui contient en germe l'œuvre future, traduit une fréquentation néfaste du néant, la lucidité s'avérant un châtement qui marginalise l'individu. L'expérience scripturaire devient alors le lieu des extases noires et de l'ivresse de la chute. Seule la musique, celle de Bach et de Brahms en particulier, trouvera grâce à ses yeux parce qu'elle constitue à son sens une herméneutique des larmes ainsi que l'unique vecteur d'extase chez l'incroyant. « S'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu. »

Le 8 avril 1933, jour de son vingt-deuxième anniversaire, il se définit comme « un spécialiste du problème de la mort ». Il cultive la seule idée qui l'empêche de se suicider : celle du suicide elle-même. Car la capacité de tirer sa révérence à n'importe quel moment de la comédie humaine donne le courage d'en rire et la curiosité d'en connaître les rebondissements.

L'esthétique de Cioran tient tout entière dans le désir de pousser jusqu'au bout ses exacerbations. Il adopte le genre de la philosophie-confession, dont la température affective élevée est destinée à provoquer un lecteur tiède. Les essais roumains de Cioran rendent compte de son éveil à la mort par une écriture qui se situe dans un registre lyrique où se conjuguent les accents d'un certain illuminisme et le sens de l'autodérision. Écrire permet de se maintenir au seuil d'un effondrement intérieur, et de prophétiser la fin de l'espèce.

Pour qualifier ses écrits, où les contradictions, les paradoxes et les excès les plus criants sont légitimés, Cioran parle de « pensée organique », c'est-à-dire d'une pensée qui se veut une somme d'attitudes, d'états d'âme, de sentiments décousus et anarchiques. D'où l'exercice d'un discours foncièrement capricieux, composé de fragments, de sentences, d'anecdotes et d'aphorismes. L'exposé,

par son caractère éclaté, épouse l'inconstance d'un observateur qui adopte continuellement de nouvelles perspectives sur lui-même et sur le monde. Le texte ne saisit que du provisoire, et la recherche du penseur demeure mobile. Chaque phrase reste à elle-même son propre horizon, elle est le concentré momentané d'une violence et d'une obscurité intérieures.

L'inévitable oscillation de la pensée de Cioran proclame la souveraineté de l'accidentel. De quoi parle Cioran au juste ? De tout, selon l'inspiration du moment. Quelle est son opinion sur l'existence ? À la limite, n'importe laquelle, tout dépendant de son état d'âme. Ses livres reflètent une suite de perplexités, de soubresauts remplis de contradictions, de retours sur soi et de doutes. Ils composent une autobiographie intellectuelle où se mêlent les considérations philosophiques, les rages,

Cioran

CIORAN, ENTRETIENS

Gallimard, Paris, 1995, 319 p. ; 24,95 \$

Terroriste de la pensée ou libérateur de l'âme ? Nihiliste consommé ou bouddhiste consacré ? Que ceux qui, à l'instar du chroniqueur Jacques Folch - Ribas, émettent encore des doutes sur le génie de Cioran se plongent dans ce recueil : il les dissipera. Ces vingt et quelques entretiens parachèvent l'œuvre du grand moraliste de la souffrance en nous le montrant à vif, à nu, tour à tour goguenard ou mélancolique. Seule réserve peut-être, ces pages n'évitent pas la répétition. Qu'importe, puisqu'elles nous livrent l'essentiel ! Nous savions déjà que la philosophie de Cioran, d'inspiration stoïcienne et bouddhiste, se trouvait complètement liée à ce qu'il était, à ses humeurs, à ses craintes, à ses affolements. Nous savions de l'homme qu'il était un insomniaque chronique et que ces insomnies étaient en quelque sorte à la source de ce que nous identifions chez lui comme un certain dégoût de la vie. Ce que nous apprenons ici à travers les propos qu'il échange avec des journalistes de plusieurs pays, et que nous soupçonnions pour l'avoir un tant soit peu fréquenté, c'est à quel point l'homme Cioran était un être humble, dénué d'arrogance, attentif et lumineux. Paradoxalement, ce sont souvent les œuvres dont on dit qu'elles sont les plus noires, les plus cyniques et désabusées qui recèlent la plus grande force de vie et nous aident à mieux vivre. L'étrange jubilation qui ne peut manquer de saisir le lecteur au hasard de ces pages livrées au plaisir de la conversation en témoigne.

Yvon Laverdière

les sarcasmes, les sautes d'humeur, les anecdotes et les confidences. De ce magma ressortent deux préoccupations récurrentes : comment peut-on supporter la vie ? Comment se supporter soi-même ? Reste aussi le tragique de l'existence, qui tient dans le sentiment que la vie est trop petite pour l'être humain.

La pensée tragique

Dans le *Bréviaire des vaincus*, écrit à Paris sous l'occupation allemande, Cioran exprime son sentiment devant la vie en se comparant à l'échelle de Jacob sur laquelle « descendent les anges déchus ou montent les tourments des damnés [...] ». C'est que la pensée tragique ne connaît pas le moyen terme entre les extrêmes, le rien et le tout. Ce qui se situe sous le niveau de l'extase, tout ce qui ne rejoint pas la dimension du miracle ou celle de la perfection, est entraîné dans une dévaluation radicale. L'existence, quand on ne sait pas s'accommoder de ce qu'elle offre, s'apparente alors à un enfer. Le refus du compromis rend inévitable la conversion à une existence essentielle, vouée à la quête d'une sagesse dans la vie, et marquée par une exigence d'absolu. Cependant, le désir de vivre à fond met en relief la médiocrité du monde, son manque de magie, son côté morne et banal. Sous un regard intransigeant, le monde apparaît infime. La moindre action semble inutile et absurde. Pourquoi faudrait-il travailler, espérer, enfanter, si tout cela reste marqué par le vice de fabrication qui signe toutes les réalisations humaines ? L'intensité de l'expérience intérieure aboutit à la glorification de la passivité et à une vision anhistorique de l'humanité. Celui qui cherche les instants parfaits biffe du même coup la principale dimension temporelle de l'histoire individuelle et collective : l'avenir. La conscience tragique, par trop vindicative, est acculée à la défaite et à la désillusion. Elle est tiraillée par le paradoxe de chercher l'extase malgré la conviction qu'on ne saurait l'expérimenter : elle se tient « auprès de margelles dont on a soustrait le puits »¹.

Une mystique nihiliste

Comment s'étonner, dans ce contexte, que Cioran ait traversé une crise religieuse au milieu de la vingtaine ? S'il se dit athée, il n'en demeure pas moins un esprit religieux. *Des larmes et des saints*, son troisième essai, est un commentaire profane de la Bible et de certains textes mystiques, ceux d'Eckhart et de Thérèse d'Avila entre autres. Malheureusement, la

« Que nous soyons positifs ou négatifs, peu importe ; il suffit que notre esprit vibre. Car d'une grande négation ne peut pas ne pas sortir une grande affirmation ; le même feu palpite dans les grandes négations et dans les grandes affirmations : les transmutations se font seulement sur les cimes. »

« *Le livre des leures* », Œuvres, Gallimard, 1995, p. 140.

« Or, ce fut à petites gorgées que nous nous accoutumâmes à la vie. Vivre : se spécialiser dans l'erreur. »

« *Bréviaire des vaincus* », Œuvres, Gallimard, 1995, p. 542.

« L'habit s'interpose entre nous et le néant. Regardez votre corps dans un miroir : vous comprendrez que vous êtes mortels ; promenez vos doigts sur vos côtes comme sur une mandoline, et vous verrez combien vous êtes près du tombeau. C'est parce que nous sommes vêtus que nous nous flattons d'immortalité : comment peut-on mourir quand on porte une cravate ? [...] Et quand vous vous mettez un chapeau, qui dirait que vous avez séjourné dans des entrailles ou que les vers se gorgent de votre graisse ? »

« *Précis de décomposition* », Œuvres, Gallimard, 1995, p. 729-730.

« Je ne crois pas à la littérature, je ne crois qu'aux livres qui traduisent l'état d'âme de celui qui écrit, le besoin profond de se débarrasser de quelque chose. Chacun de mes écrits est une victoire sur le découragement. »

Entretiens, Gallimard, 1995, p. 136.

« Ce que je veux dire ici, c'est que l'homme est maudit depuis le commencement. Il y a quelque chose de brisé dans son être. La nature humaine contenait depuis le commencement un vice caché. C'est pourquoi l'homme ne peut atteindre que l'illusion de la liberté et non la liberté elle-même. Mais même l'illusion de la liberté, c'est déjà quelque chose. Il suffit de l'avoir. Si on la perd, il ne reste vraiment plus rien. »

Entretiens, Gallimard, 1995, p. 250.

traduction française proposée par Gallimard constitue une version expurgée de l'original roumain, qui valut à Cioran l'opprobre de ses amis, dont Mircea Eliade, et de ses parents. L'interrogation sur le phénomène mystique se poursuit principalement dans *Précis de décomposition*, *La tentation d'exister*, *Le mauvais démiurge*, essais qui appartiennent tous à la période française.

C'est ainsi que l'ensemble de l'œuvre de Cioran peut se lire comme une réactualisation de la devise des mystiques : vivre parmi les ruines. Ses livres apparaissent comme autant de manuels où sont énoncés en raccourci les articles d'une grammaire du vide. L'écriture s'apparente à une ascèse mentale. Chaque texte constitue un exercice de négation destiné à expurger toute illusion. L'extase négative constitue un accomplissement par la ruine de la conscience soumise à la *doxa* (l'opinion commune). Le conflit dont l'œuvre répercute les effets s'appuie sur l'expérience tragique du déficit de l'existence, l'expérience d'un manque consubstantiel à tout lieu et à tout objet, d'un désir qui ne saurait trouver d'apaisement.

Cependant, davantage qu'à une érosion des valeurs les plus fondamentales – l'amour, la fraternité, le travail, la démocratie –, le lecteur assiste à un renversement complet des perspectives usuelles. Car il s'agit de découvrir une ultime limite spirituelle, ce que faute d'autre mot Cioran nomme encore Dieu. Pour ce faire, la littérature emprunte les voies privilégiées de la mystique : la révolte, comprise au sens d'un retournement. L'écriture sert alors de révélateur à un anti-monde et articule un langage qui vient renverser les ordres plus que les commenter. La création de ce contre-univers est assurée par l'établissement d'une anti-normalité provocatrice. Peut-être est-ce là un des ressorts de l'œuvre de Cioran, dont la démarche discursive opère par la négative. La négation, si elle semble une impasse idéologique aussi bien qu'éthique, demeure l'instrument privilégié du dévoilement d'un secret. Défi lancé à l'existence, l'exercice littéraire permet alors de s'insinuer hors des apparences, de considérer l'envers du monde afin de faire l'expérience du vide : « Sachez que je ne détruis rien : [...] j'enregistre l'imminent, la soif d'un monde qui s'annule, et qui, sur la ruine de ses évidences, court vers l'insolite et l'incommensurable [...] » (*La tentation d'exister*).

L'écrivain, un incroyant en manque d'absolu, doit transcender l'ici-bas sans recourir à un au-delà pour combler son besoin d'invisible et animer sa vie intérieure. Le style, c'est-à-dire le travail sur le matériau langagier, représente alors la seule aventure qui permette d'apaiser

l'obsession d'un outre-monde en le construisant de toutes pièces. Ce qui compte, dira Cioran, « ce sont nos sensations, leur intensité et leurs vertus, comme notre capacité de nous précipiter dans une folie non sacrée. Dans l'inconnu, nous pourrions aller aussi loin que les saints, sans nous servir de leurs moyens » (*La tentation d'exister*).

Cioran ne cessera d'affirmer la suprématie du style après son exil définitif à Paris, peu avant la Seconde Guerre mondiale. Cette préoccupation ira grandissante quand il décidera, en 1947, de n'écrire plus qu'en français. Le mystique velléitaire s'effacera alors pour laisser la place au moraliste à la sophistique élégante dont l'image s'est davantage imposée auprès du public francophone. Une cassure fractionne l'œuvre, dont le ton lyrique est désormais banni au profit du cynisme et du laconisme. Les artifices du langage priment, alors que le « sens commence à dater » (*La tentation d'exister*). « Toute idolâtrie du style part de la croyance que la réalité est encore plus creuse que sa figuration verbale, que l'accent d'une idée vaut mieux que l'idée, un prétexte bien amené qu'une conviction, une tournure savante qu'une irruption irréflectie. » L'essayiste préfère une phrase bien formulée à une idée juste, et se targue de subordonner la logique à la fugacité de la sensation, allant encore plus loin sur la voie qu'il avait choisie à l'âge de 22 ans.

La force de l'inertie ou le destin grandiose du raté

L'œuvre de Cioran est le produit d'un tempérament tendu et passionné qui n'a pu atteindre deux visées suprêmes, soit de ne fournir jamais le moindre effort et d'envisager calmement la vie. L'écriture demeure pourtant le seul compromis acceptable pour un homme qui se veut inutilisable, mais qui diffère néanmoins son suicide depuis sa prime vingtaine. Rater sa vie, dans son cas, s'est avéré plus difficile qu'il ne croyait. Pourtant, son inertie et son insuccès d'auteur pendant les trente premières années – son lectorat était si restreint qu'on aurait pu le présenter, au sens littéral du terme, comme un penseur privé – le destinaient à embrasser jusqu'à la fin la vocation de raté qu'il s'était reconnue. La haine du travail était venue à Cioran après qu'il eut enseigné la philosophie pendant une année dans un lycée de Roumanie, juste assez longtemps pour l'en dégoûter à jamais. Après cette sinistre expérience, il s'arrangera pour mener la vie d'éternel étudiant. Il obtient une bourse qui lui permet de s'expatrier

« Persuadé que les maux de notre société venaient des vieux, je conçus l'idée d'une liquidation de tous les citoyens ayant dépassé la quarantaine, début de la sclérose et de la momification, tournant à partir duquel, me plaisait-il de croire, tout individu devient une insulte à la nation et un poids pour la collectivité. Si admirable m'apparut le projet que je n'hésitai pas à le divulguer ; les intéressés en apprécierent médiocrement la teneur et me traitèrent de cannibale : ma carrière de bienfaiteur public commençait sous de fâcheux auspices. Vous-même, pourtant si généreux, et, à vos heures, si entreprenant, à force de réserves et d'objections m'aviez entraîné vers l'abandon. Mon projet était-il condamnable ? Il exprimait simplement ce que tout homme attaché à son pays souhaite au fond de son cœur : la suppression de la moitié de ses compatriotes. »

« Histoire et utopie », *Œuvres*, Gallimard, 1995, p. 981.

« Quelqu'un emploie-t-il à tout propos le mot « vie » ? – sachez que c'est un malade ? »

« Syllogismes de l'amertume », *Œuvres*, Gallimard, 1995, p. 765.

« – Vous êtes contre tout ce qu'on a fait depuis la dernière guerre, me disait cette dame à la page. – Vous vous trompez de date. Je suis contre tout ce qu'on a fait depuis Adam. »

« De l'inconvénient d'être né », *Œuvres*, Gallimard, 1995, p. 1354-1355.

« J'ai toute ma vie nourri cette extraordinaire prétention d'être l'homme le plus lucide que j'aie connu. Une forme incontestable de mégalomanie. Mais au vrai, j'ai toujours eu le sentiment que les gens vivaient dans l'illusion – moi excepté. J'étais profondément convaincu qu'ils ne comprenaient rien. Il ne s'agit pas là d'une forme de mépris, mais simplement d'un constat : tout le monde se trompe, les gens sont naïfs. Moi, je m'arroyais la chance – ou la malchance, comme vous préférez – de ne pas me tromper, et par là même, de ne participer au fond à rien, de jouer une comédie à destination des autres, sans y prendre réellement part. »

Itinéraires d'une vie : E.M. Cioran par Gabriel Liiceanu, Michalon, 1995, p. 86.

en France. Sans jamais écrire une ligne de sa thèse de doctorat, il bénéficie malgré tout de ce soutien financier pendant une dizaine d'années. Jusqu'à l'âge de 40 ans, il s'inscrit à la Sorbonne à seule fin de profiter des tarifs étudiants qu'offre le restaurant universitaire. La pauvreté constitue son mode d'existence, une garantie d'indépendance et le gage d'une liberté d'esprit quasi totale. Elle place l'écrivain dans la peau de « l'homme-en-dehors-de-tout », procurant le recul nécessaire à celui qui fait figure de dernier des moralistes auprès de la critique parisienne. Il réussit à parasiter le système français jusqu'à la fin de ses jours, ce qu'il qualifie, avec son cynisme habituel, de sa plus belle réussite.

Cioran s'est plaint dans sa vieillesse d'être enfin reconnu. Son succès tardif cadrait mal avec l'apologie du raté qu'il avait faite toute sa vie. Il conclut donc son œuvre par un dernier ricanement : « Après tout, je n'ai pas perdu mon temps, moi aussi je me suis trémoussé, comme tout un chacun, dans cet univers aberrant » (*Aveux et anathèmes*). Cioran a cessé d'entrer en contradiction avec ses écrits non pas en 1988, lorsqu'il a renoncé à écrire, mais le 20 juin dernier, lorsqu'il est décédé : « Nous avons gaspillé trop de nous-mêmes pour encourager encore nos restes » (*Le livre des leurres*). **NS**

1. *Œuvres complètes*, par René Char, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1984, p. 197.

* Viennent de paraître : *Œuvres*, « Quarto », Gallimard, Paris, 1995 ; *Entretiens*, collectif, Gallimard, Paris, 1995 et *Itinéraires d'une vie* : E. M. Cioran, par Gabriel Liiceanu, Michalon, Paris, 1995.

Principales œuvres d'Émile Michel Cioran : *Précis de décomposition*, Gallimard, 1949 ; *Syllogismes de l'amertume*, Gallimard, 1952 ; *La tentation d'exister*, Gallimard, 1956 ; *Histoire et utopie*, Gallimard, 1960 ; *La chute dans le temps*, Gallimard, 1964 ; *Le mauvais démiurge*, Gallimard, 1969 ; *De l'inconvénient d'être né*, Gallimard, 1973 ; *Écartèlement*, Gallimard, 1979 ; *Exercices d'admiration*, Gallimard, 1986 ; *Aveux et anathèmes*, Gallimard, 1987 ; *L'élan vers le pire*, Gallimard, 1988 ; *Le livre des leurres*, Gallimard, 1992 ; *Bréviaire des vaincus*, Gallimard, 1993 ; *Entretiens*, Gallimard, 1995 ; *Œuvres*, « Quarto », Gallimard, 1995. Plusieurs de ces ouvrages sont disponibles dans des éditions en format de poche.